

## RÉPONSE A ALBERT CAMUS

*Février 1949*

« Réponses à l'incrédule », c'est le titre d'un article de *Combat* que vous avez écrit pour me convaincre du tort que j'ai eu de ne pas emboîter le pas à Garry Davis. J'ai longuement rêvé sur ce fait étrange qu'à vos yeux c'est moi l'incrédule, – et donc vous le crédule. Le mouvement qui vous entraîne à la suite du petit homme serait-il d'essence religieuse ? Aurais-je cédé, dans ce cas particulier, à l'amertume que souvent j'ai ressentie devant les êtres qui, si aisément, suivent le premier venu, alors qu'ils ont dit non au Fils de l'homme ?

Mais cette rêverie m'entraînerait trop loin et surtout sur un terrain dangereux où je risquerais d'éveiller de nouveau votre méfiance. Qu'il est difficile de s'entendre – et ce n'est pas assez dire – qu'il est difficile de se parler d'une génération à l'autre ! Chaque fois que je vous ai rencontré, que nous avons rompu le pain ensemble, après quelques instants de gêne je devenais un camarade pour vous, pareil à tous les autres, nous parlions librement et je savais bien vous faire rire. Oui, mais dès le lendemain, vous repreniez vos distances, – cette distance infranchissable qui sépare celui qui arrive de celui qui s'éloigne.

J'ai eu le loisir d'y songer, depuis que j'ai atteint ce que j'appelle « l'âge du

cocotier », vous savez ? lorsque le vieil homme se cramponne dans les palmes et que de haut il observe les jeunes cannibales, position d'autant plus périlleuse qu'il est coiffé d'un bicornes et que ses jambes s'embarassent dans une épée. J'ajoute qu'il lui faut lutter contre une tentation redoutable qui est de faire pleuvoir des noix de coco sur ces jeunes têtes hérissées selon un modèle de coiffure lancé par Cocteau dès 1917 (car beaucoup de vos camarades ont presque tout pris à cette époque lointaine, et même le cheveu!).

Rassurez-vous : j'ai fini de rire ; je n'ignore pas que cette controverse déborde notre destin particulier et que c'est celui du genre humain qui se trouve être en jeu. Mais vous l'avez dit dans le beau texte que publie *la Gauche*, et dont chaque mot éveille en moi un écho profond : « Il n'y a pas de vie sans dialogue. » Un dialogue, non une polémique, c'est cela qu'il faudrait instaurer entre nous désormais. Je souhaiterais que vous compreniez combien nous sommes près l'un de l'autre, ou si vous préférez, combien je me sens près de vous. Ne craignez surtout pas que, chrétien, je vous tire à moi. Bien sûr, vous êtes le type même d'homme à qui s'applique le mot de saint Augustin : *anima naturaliter christiana*. Je ne le constate pas pour vous compromettre mais pour justifier, s'il en était besoin, la confiance avec laquelle je veux vous livrer mes doutes et mes difficultés sur le sujet qui, en apparence, nous divise. Si je cherchais à briller coûte que coûte et à l'emporter sur vous aux yeux de la galerie, sans doute m'efforcerais-je de trouver le défaut de votre cuirasse. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Il s'agit de faire le point et de voir très précisément avec vous, aidé par vous, où j'en suis en face de ce problème qu'aucun de nous ne peut plus éluder.

Comme vous avez senti du premier coup le fort de ma position et comme vous ne pouviez nier le fait que le mouvement de Garry Davis ne se propagera que d'un seul côté de la planète, enrichissant ainsi le jeu de Staline d'une carte inespérée, vous avez tourné l'obstacle et, passant à l'attaque, vous avez énuméré les conséquences du parti que je prenais : selon vous, je me verrais donc livré pieds et poings liés aux Etats-Unis pour l'extérieur et au gaullisme pour l'intérieur ; je devrais adhérer à la guerre froide, mener contre les communistes une lutte au couteau, approuver la politique de répression en Grèce, me réconcilier avec Franco ; il faudrait même, puisqu'il est admis que le temps travaille pour la Russie, que je me convertisse à l'idée de la guerre préventive.

Eh bien ! non, mon cher Camus, il n'est aucune de ces perspectives qui ne me fasse autant d'horreur qu'à vous-même. Je refuse l'alternative dans laquelle vous voulez m'enfermer. Voici le fond de ma pensée : je ne crois plus, en politique, qu'il existe des solutions dans l'ordre du sentiment. Je constate qu'elles finissent toujours par apporter de l'eau au moulin de l'adversaire. Ce qui ne signifie pas que je croie davantage à la force. Jacqueline Pascal était entrée à Port-Royal parce que, disait-elle, on y pouvait faire son

salut raisonnablement. Je crois qu'une politique raisonnable et qui ne tiendrait compte que des faits pourrait encore sauver notre génération de la menace atomique.

Cela vous étonne, et peut-être vous scandalise, qu'un catholique tienne un tel langage ? C'est pourtant le chrétien en moi qui ne se dérobe plus à l'évidence que toute politique humaine est par essence criminelle, ou plutôt (car l'idée de crime implique l'idée de responsabilité) qu'elle est étrangère à la loi morale comme l'est aussi l'instinct des léopards et des tigres. Si vous me poussez sur ce terrain et me demandez quelle place je laisse à la Providence dans l'Histoire, je vous répondrai que notre Dieu est le Dieu des cœurs. Je connais, je puis le dire, je touche, j'adore sa présence dans les cœurs. Qu'Il soit béni pour cette grâce dont j'ai tant abusé. Mais l'Histoire, ce sont les hommes, les passions des hommes, qui l'écrivent. Je la considère comme la somme, comme le total effroyable de nos convoitises, depuis le meurtre d'Abel. *Libido sciendi, libido sentiendi, libido dominandi*, ces trois fleuves de feu alimentent cette Histoire qui roule et précipite les civilisations, l'une après l'autre, l'une sur l'autre, dans le même néant. Et pourtant l'homme demeure. Si cette « inextricable épaisseur de l'Histoire », dont vous avez parlé à la salle Pleyel, détruit toute chair, elle ne peut rien contre « ce qu'il y a d'unique dans l'homme » pour parler encore comme vous, – l'âme enfin, pourquoi ne pas la nommer – régie, dominée, soumise ou révoltée, mais toujours dépendante de l'Amour incréé, elle est, elle sera à jamais ; le ciel et la terre passeront, vous et moi, nous ne passerons pas.

Ayant bien marqué ma position de chrétien, je me réinstalle, les pieds enfoncés dans la glaise, à même la boue. Si Dieu ne se manifeste pas dans la politique, sinon par son absence – par les épouvantables fruits de son absence – (la justice de Dieu à l'égard des Nations est toujours, il me semble, négative), nous devons agir en fonction de cette absence, sans nous mettre à l'école de Machiavel, bien sur ! et en évitant avec soin ses pièges tendus. Voilà le problème à résoudre dans notre combat contre la guerre. Il nous faut bien céder à cette pesanteur que Simone Weil oppose à la Grâce, puisque la pesanteur est la loi de la politique, mais la diriger, si c'est possible, choisir notre point de chute en nous fiant aux lumières de la raison naturelle. Nous combattons la guerre, non avec le langage du sentiment, inintelligible pour les Empires et pour ceux qui les incarnent, mais en usant d'un idiome qu'ils comprennent. Cette partie dont la paix est l'enjeu, nous pouvons la gagner en opposant à la politique qui a cours aujourd'hui une autre plus efficace. Quelle politique ?

Non celle que les Etats-Unis ont menée jusqu'en ce mois de décembre 1948, bien entendu. Je n'ai aucune raison de vous cacher mon sentiment sur elle. Je ne voudrais rien écrire qui pût blesser nos alliés d'Amérique. Mais enfin, il faut convenir qu'ils ont poussé en politique le manque d'imagination jusqu'aux confins du crime. En Chine, en Corée, en Grèce, partout

où ils interviennent, ils sont parvenus à ce résultat incroyable de faire bénéficier Staline du sentiment national offensé, et de cette haine qu'éveillent en tous pays du monde les privilégiés lorsqu'ils ont recours à une aide étrangère pour assurer leur domination. Aucun redressement de cette politique ne pourrait venir de l'Angleterre soumise aux vieux Impériaux du Commonwealth, et incapable plus que jamais de ce regard désintéressé que la France, à travers tout, en dépit de sa misère et de ses hontes, fixe sur le monde.

Il y aurait pour cette France, enfin sortie du marécage où ses parlementaires la condamnent à végéter, une politique de paix à instaurer, non dans les nuages, ni orientée vers des buts inaccessibles, ni suspendue à des utopies comme les Etats-Unis du monde et autres coquecigrues, mais fondée sur ce qui est, sur ce qui ne peut pas ne pas être. Sur des faits. Et d'abord sur celui-ci : la Russie soviétique, présentement, n'a pas intérêt à la guerre. Elle la redoute. Elle ne la risquerait que si une crise intérieure – toujours attendue, toujours espérée – mettait l'adversaire à sa merci, – crise, cher Camus, dont une des causes pourrait être un mouvement incontrôlé, suscité par un petit homme. Voilà le roc solide sur quoi nous pourrions commencer de bâtir. Mais ici nous nous heurtons à un premier obstacle qui est, entre la Russie soviétique et l'Occident, une impossibilité de dialogue. Non, certes, une impossibilité spirituelle : le rideau de fer est de l'ordre le plus physique. Les Soviets n'ont pas de plus grand souci que de préserver leurs peuples de toute contamination libérale. Comme c'est pour eux une question de vie ou de mort, qu'il faut bien constater que de leur point de vue ils ont raison (les contacts auxquels la guerre a exposé l'Armée rouge leur a coûté très cher) il faudrait que nous tenions compte de cette nécessité et que nous fassions admettre par le Kremlin que la paix ne saurait se fonder entre l'Orient et l'Occident que grâce à des personnes interposées. La France d'abord, mais non la France toute seule. Du côté russe aussi, il s'agirait de trouver des porte-parole, des intermédiaires : la Tchécoslovaquie, d'ores et déjà, semble préparée à ce rôle, si du moins les Soviets y consentaient. Dans l'entrevue que j'imagine entre Staline et Truman, le premier gage de bonne volonté qu'il faudrait obtenir des Soviets serait donc l'assouplissement du rideau de fer et la promotion de quelques-uns des peuples satellites, non certes au rôle d'arbitre, mais pour reprendre un vieux mot du langage amoureux et précieux, à celui de truchement.

Dans cette perspective, je n'ai aucune raison, comme vous l'imaginez, de rallier le R.P.F. Il n'est aucune des fatalités dont vous prétendiez m'accabler, que je ne surmonte. Je crois le R.P.F., quoi qu'il advienne, sans aucune prise réelle sur cette part du prolétariat français gagnée au communisme. C'est parce que je suis un gaulliste de la première heure que je demeure profondément attaché au général de Gaulle, c'est parce que je ne retire rien de l'admiration et de l'affection qu'André Malraux m'a toujours inspirées,

que j'ai considéré comme un malheur l'idée de ce Rassemblement, et plus encore sa réussite apparente comme une fatalité redoutable dans ces deux destins qui me tiennent à cœur. Le général de Gaulle aurait pu être, précisément, l'homme que l'indépendance qu'il a toujours manifestée à l'égard des Anglo-Saxons désignait entre tous pour « inventer », dans la direction de la Paix, des cheminements nouveaux. Je vous accorde d'ailleurs qu'il aurait eu à surmonter d'autres tendances de sa nature... Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

Ces vues sur la paix que je vous livre ne valent qu'à titre d'exemple. Celles-là ou d'autres, je laisse aux spécialistes le soin d'en décider. Mais je tiens qu'une défense efficace de la paix demeure possible sur le plan de la Raison, – compte tenu de cet instinct de puissance irrépressible qui porte même les démocraties les plus libérales (comme la Hollande en Indonésie, ou, au moment où j'écris, l'Angleterre en Palestine) à ne reculer devant aucun acte, à courir tous les risques, à jouer le sort du genre humain, s'il le fallait, pour ne pas lâcher un désert dont la possession commande la défense de leur Empire. A quoi sert de se boucher les yeux ? Vous ne supprimerez pas les forces antagonistes ; – mais pour un peu de temps vous réussirez peut-être à les équilibrer, comme cela déjà est arrivé dans l'Histoire. Rassurez-vous : je ne vais pas vous faire un cours d'histoire diplomatique et je ne suis pas un ancien élève des sciences politiques. Elles existent, ces sciences, pourtant. Elles ont donné des résultats. M. de Norpois a assuré au monde des temps de répit qui eussent été plus longs, si M. de Norpois avait été moins routinier. Aussi sot qu'il ait été, les gens d'esprit me paraissent plus redoutables que lui, qui se confient pour sauver la paix du monde à ces mouvements d'origine viscérale dont ils sont bien incapables de diriger l'impulsion, ni de prévoir l'aboutissement. J'entends que vous vous défendez d'être des pacifistes à l'ancienne manière, que vous avez des vues constructives sur un parlement du monde, que Garry Davis, par l'audience qu'il a obtenue, à peine s'est-il manifesté, témoigne que l'heure est venue d'en courir la chance. Nous avons vu longtemps la grande Roue, vestige de 1900, moudre des nuées dans le ciel du Champ de Mars. Je ne puis m'intéresser à des roues qui n'engrènent sur rien, – à celle surtout que vous rêvez de construire et qui aura à subir, avant même d'être achevée, l'innombrable pression des intérêts antagonistes, et l'opposition irréductible des Etats à tout ce qui prétend limiter leur droit souverain.

Est-ce à dire que rien ne me plaît dans votre tentative ? J'y aime au contraire ce que je souhaite moi-même de susciter ou d'entretenir sur d'autres plans : vous créez un nouveau terrain de rencontre, des possibilités de dialogue et d'accord entre des hommes qui ne se connaissaient pas. Cela va dans le sens de mes préoccupations. Car ne croyez pas que je renonce pour la défense de la Paix, à l'usage des armes spirituelles. Dans mon étroite sphère de chrétien laïque, je m'efforce de lancer ce « cri répété

par mille sentinelles »,

## ***cet appel de chasseurs perdus dans les grands bois !***

Voyageurs sur la terre, nous sommes séparés les uns des autres par l'abîme des générations, des milieux et des classes. Et moi qui chemine seul, j'ai la certitude d'appartenir au petit nombre de ceux qui tiennent une lampe au cœur des ténèbres, qui, entre leurs mains indignes, ont sauvegardé la lumière qu'ils ont reçue dès l'enfance et dont je sens le reflet sur mon visage et sur mon cœur pareils à ces figures embrasées de Georges de Latour... Ah ! je touche ici l'obstacle essentiel, et ce qui me détourne d'attacher de l'importance à Garry Davis : c'est la disproportion entre ce qui est en jeu et ces campagnes de presse et de discours. Les fumées des crémateurs d'Auschwitz, en se dissipant, ont découvert *une humanité qui maintenant se connaît*. L'immonde politique des nations survivantes, avant même qu'on ait fini de recouvrir les charniers, achève de nous confirmer dans cette évidence que la cause du genre humain serait désespérée s'il n'y avait pas eu d'Incarnation, si le Fils de l'Homme ne devait pas revenir. L'effroyable simplification de l'Histoire dont nous sommes les témoins ne laisse plus de place aux illusions sur notre espèce, ni sur les fruits de mort qu'elle continuera de récolter jusqu'au dernier : celui de la totale désintégration. Nous n'avons plus le droit de feindre de croire qu'un geste humain est encore possible qui n'aille pas dans le sens de la mort. Saint-Cyran parle quelque part de ce qui souille toute âme « et la diffame devant Dieu ». Ce qui diffame l'humanité devant Dieu, depuis Auschwitz, Buchenwald (pour ne point prononcer d'autres noms, car quelle nation n'est souillée de crimes ?) a passé toute mesure. Nous n'avons plus droit à cette espérance de pouvoir, nous seuls, sauver la paix du monde.

Ne croyez pas surtout que je prétende interdire aux chrétiens de se mêler d'entreprises humaines. Ce que je vous confie ne vaut que pour moi : il ne me reste d'attention que pour une parole, de confiance que dans une promesse. Cette houppes du manteau que je tiens dans les ténèbres je ne voudrais pas la lâcher, ne fût-ce qu'une seconde. Mais cela me concerne seul. Je vous livre les pensées du déclin ; je vous parle comme un homme dont les paupières s'appesantissent et qui sait sur quelle épaule il espère avoir la grâce de s'endormir.